

Libres, follement libres Rencontres avec Marijs Boulogne et Nathalie Claude

Lise Gagnon

Number 122 (1), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gagnon, L. (2007). Libres, follement libres : rencontres avec Marijs Boulogne et Nathalie Claude. *Jeu*, (122), 142–148.

Libres, follement libres

Rencontres avec Marijs Boulogne et Nathalie Claude

Mars 2006 : le Festival Edgy Women qu'organise le Studio 303 présente deux performances complètement hors normes et atypiques, indécentes et jouissives, mordantes et fantasques. Assister aux spectacles¹ créés et mis en scène par Marijs Boulogne, Endless Medication et Nathalie Claude, Cerveau fêlé 101, c'est entrer dans des mondes crus, où la folie plonge au cœur du mysticisme, de l'obscénité et de l'amour. Rencontres avec deux artistes – l'une de Flandre, l'autre du Québec – dont les œuvres et les passions se répondent.

Fascinante Marijs Boulogne

Si j'imagine la Bérénice de Réjean Ducharme faisant du théâtre, c'est Marijs Boulogne que je vois. Une jeune femme très près de l'enfance, à la voix et au regard incandescents. Intense, brûlante, vraiment un être d'exception. *Endless Medication* – très librement inspiré de la vie de sainte Rose de Lima – raconte l'histoire de Rosa qui ne pleure jamais, s'inflige des mutilations et veut devenir fakir. Un jour, elle reçoit la visite de Dieu, et, immaculée conception oblige, un bébé se développe dans ses intestins. Pour que l'enfant ne naisse pas dans la merde, elle doit se nourrir d'air. Mais au bout de trois mois de jeûne, elle n'en peut plus, s'avorte à grands coups de couteau, la pastèque qui incarne son ventre et l'enfant éclabousse la scène. Elle aura un autre enfant, cette fois une poupée en plastique qui naîtra de sa jambe, et ça continue ainsi jusqu'à l'enfermement final... Sara de Bosschere, blonde et charnelle, personnifie une Rosa naïve et exaltée. Marijs Boulogne y tient à la fois les rôles de Dieu, du médecin, du chœur, du narrateur... Les deux actrices passent du français à l'anglais, jouant avec l'accent flamand; Marijs chante et joue de l'accordéon, ses bottes martelant furieusement le rythme. La performance est totalement indécente, sensuelle, hilarante et cruelle. Rarement aura-t-on vu des artistes revisiter ainsi le mysticisme, la féminité, plonger si intimement dans la folie.

1. *Endless Medication*, écrit et mis en scène par Marijs Boulogne et Manah Depauw. Avec Marijs Boulogne et Sara de Bosschere. Production Buelens Paulina (Bruxelles), 2002.

Cerveau fêlé 101, solo de Nathalie Claude.

Spectacles présentés à la Sala Rossa le 19 mars 2006, à l'occasion du Festival Edgy Women.



Comment décrivez-vous votre démarche créatrice ?

La Leçon d'excavation
de Marijs Boulogne.
Dessin : Alice Lorenzi.

Marijs Boulogne – Comme tous les jeunes, j'ai suivi des cours de théâtre, le soir, et très vite, à 10 ans, j'ai écrit des pièces. À 17 ans, j'ai fait une école Stein, puis j'ai passé six années au RITS², à Bruxelles. Je n'ai jamais suivi de leçons de jeu, sauf petite. C'est mieux, je suis plus libre à cause de ça. *Endless Medication* s'est tout de même créé avec Manah Depauw, une comédienne professionnelle, avec qui je faisais de la radio. J'avais beaucoup lu sur les mystiques, et elle m'a aidée à accoucher de cette histoire.



Je me vois comme écrivaine et comme metteuse en scène. Alors, c'est un peu toujours par accident si je joue dans mes propres pièces, je ne trouve pas ça très facile. J'aime beaucoup être metteuse en scène, je me sens un peu comme Dieu. Je n'aime pas trop le style *acting*, je préfère travailler avec des gens qui n'ont pas fait d'école de jeu, comme les enfants, les vieux. Aussi, j'ai un dogme : je ne peux pas utiliser de la musique de l'extérieur. C'est un peu tabou en Flandre d'utiliser des cd. Naturellement, je sais qu'on peut faire de brillantes performances avec des musiques préenregistrées. Mais je préfère que ça vienne vraiment de la réalité. C'est plus du théâtre.

Comment expliquez-vous votre fascination pour la folie, pour les folles ?

M. B. – C'est plus une fascination pour l'extase, pour le mysticisme. Est-ce que l'amour existe d'une façon telle qu'il change notre être ? Ou est-ce une sorte de folie ? Je m'intéresse aux réalités chaotiques que le langage ne peut pas vraiment décrire, mais que notre corps et notre musique peuvent évoquer. J'ai beaucoup lu sur la vie des saintes, sur les femmes qui ont cherché et atteint une sorte d'aura. D'où je viens, les femmes comme Hildegarde de Bingen ont laissé un riche héritage mystique. L'héritage des femmes béguines du XIII^e siècle, du XIV^e siècle fait vraiment partie de ma culture. Je n'ai eu qu'à aller à la bibliothèque, tout était là. J'ai lu ainsi l'histoire d'une femme du XIV^e siècle qui avait composé tout un rituel à la suite d'une vision : chaque jour, elle créait un nouveau costume et se mettait en scène. C'était une véritable expérience théâtrale. J'aime bien la théâtralité des femmes. J'ai beaucoup aimé écrire *Endless Medication*. C'était complètement libre, ce truc avec Dieu et l'amour !

La pièce est vraiment jouissive, même si elle se termine avec l'enfermement de Rosa.

M. B. – À la fin, Rosa est victime du monde qui la contraint à une « *endless Medication* », c'est-à-dire à une médication abusive. Je veux tout de même mettre l'accent là-dessus : les gens très spéciaux sont traités comme des malades mentaux,

Marijs Boulogne
dans son spectacle
Endless Medication
(Buelens Paulina,
Bruxelles), présenté
à l'occasion du
Festival Edgy
Women en mars
2006. Photo : Sasha
Brunelle.

2. Le RITS est une grande école de mise en scène et de cinéma. Marijs Boulogne y a principalement étudié la mise en scène. Elle a aussi suivi une formation d'un an en nouveaux médias et en travail interdisciplinaire.

alors qu'il y a un grand gaspillage de l'amour qu'ils peuvent donner. À Bruxelles, j'habite tout près d'un centre de jour de psychiatrie. Je regarde ce qu'il y a de positif dans la folie. Je veux parler de cette simple étrangeté qui pourrait être personnifiée par l'idiot du village. Souvent, c'est une grande catharsis pour tout le monde qu'une telle personne fasse des conneries, comme mordre à son tour le chien qui l'a mordu.

On ne voit jamais, au théâtre, ou si rarement, des femmes comme Rosa ou le personnage que vous incarnez.

M. B. – Ce qu'on voit sur scène est un jeu d'équilibre entre deux femmes. C'était nouveau pour moi : une actrice joue, fait du théâtre, alors que l'autre fait de la performance, philosophe, expérimente. Je combine dans le même espace deux styles de jeu : le jeu de l'actrice dans son monde, qui n'interagit pas avec le public, et le jeu de la performeuse qui crée un lien entre la scène et le public. Si ces deux artistes s'amuse, un troisième élément surgit : un espace mental différent est créé. C'est très *sexy*, innovateur, jouer sur cette dualité. Même si je joue aussi, je garde l'œil sur cet équilibre entre scène, jeu, public ; je reste metteuse en scène. C'est donc très important qu'elles soient deux, et différentes. Innocentes et séductrices. Positives et négatives. On joue aussi beaucoup avec les mains, l'une qui représente la vérité, l'autre, la réalité.

La pièce traite du corps et de ses entrailles : la digestion, les menstruations, l'accouchement, la merde... Les fluides y sont très présents : le sang jaillit... Pourquoi ?

M. B. – C'est assez tabou, dans notre société, les intestins, l'intérieur du corps. Avec *Endless...*, je voulais aussi poser un regard sur la douleur, sur les sacrifices que nous, les femmes, faisons toujours. J'ai lu beaucoup sur les fantômes, l'innocence, les parallèles entre le féminisme et le mysticisme. Les féministes pensent qu'elles doivent tout porter, pour tout le monde, c'est pour ça qu'elles deviennent si amères. J'en avais un peu marre de tout ça, alors, avec *Endless...*, j'ai voulu tuer ce diable-là, exciter et les hommes et les femmes. Je veux utiliser mon pouvoir de séduction.

Vous n'avez pas peur de choquer ?

M. B. – Je ne suis pas quelqu'un qui aime choquer. Si quelqu'un est choqué, je suis toujours un peu ravagée. Pour moi, il n'y a rien de positif là-dedans. J'essaie de ne pas être gratuite, de ne pas choquer du tout.



Depuis deux ans, vous présentez la Leçon d'excavation, un spectacle qui parle d'une mère dont le bébé est mort subitement et qui, une année durant, recherche les signes de vie dans le petit corps en putréfaction. La poupée que vous avez entièrement brodée est fascinante.

M. B. – Je suis très curieuse de comprendre notre intérieur. Cela a un peu inspiré cette histoire avec la poupée brodée. C'est une mère qui a fait un bébé elle-même. Le bébé meurt, et elle va regarder si elle a fait une faute, si elle a mal brodé, ou si le bébé avait une maladie. Comment décrire ce que je vois sans vomir, sans me sentir triste, comment rester pleine de désir pour la vie même ? La mort subite des bébés, c'est tellement triste, mais c'est blasphématoire ou sacrilège d'en parler. Pendant la performance, je prends la décision de faire une autopsie, d'ouvrir la poupée. Ça me fait beaucoup de mal, mais je veux regarder cette réalité, et j'espère avoir trouvé un moyen qui ne choquera personne. La réalité est tellement plus cruelle. Je veux créer un monde très pur où on peut rêver. Pour moi, c'est ma poupée, et je la traite en poupée, je ne mens jamais sur elle, ce n'est pas un bébé, c'est une poupée.

Est-ce que ce spectacle va être présenté ici ?

M. B. – Je ne sais pas. Ce spectacle est très lourd à porter. Maintenant, la poupée a deux ans. Peut-être vais-je cesser les représentations et en faire un film. Des femmes qui ont perdu leur enfant m'ont remerciée. Elles voudraient revoir le spectacle, mais seules, chez elles, sur DVD. Je veux passer à autre chose. Je trouve cette histoire infiniment triste, je l'ai portée avec beaucoup de passion, ç'a marché, mais maintenant, je perds cette affinité avec le public. Je veux écrire mes propres chansons, raconter mes histoires. Trouver la paix et continuer à créer, faire des fêtes interactives. Avec 100 personnes, 200 personnes. Arriver quelque part, organiser des activités qui peuvent durer jusqu'au matin, tout théâtraliser.

Impudique Nathalie Claude

Comédienne très physique, de toutes les aventures expérimentales, Nathalie Claude est par ailleurs la créatrice d'irrésistibles comédies saphiques. Dans *Cerveau fêlé 101*, l'artiste incarne de façon burlesque et impudique une véritable folle à lier, d'une laideur et d'une intensité exceptionnelles. De sa chambre d'hôpital, cette femme qui n'a plus aucun tabou joue littéralement avec ses obsessions et nous entraîne dans son univers délirant.

Parlez-nous de votre parcours de comédienne et d'auteure.

Nathalie Claude
dans son solo
Cerveau fêlé 101,
présenté au Festival
Edgy Women en
mars 2006. Photo:
Sasha Brunelle.

Nathalie Claude : À 4 ans, il paraît que je disais déjà que je voulais faire du théâtre ! Mais c'est la rencontre avec Omnibus et Carbone 14 qui m'a vraiment incitée à devenir comédienne. À 16 ou à 17 ans, j'ai vu *Alice* d'Omnibus. Je ne savais pas qu'un tel rapport au corps existait. C'est vraiment ce qui m'a frappée, ce rapport au mouvement, ces personnages plus grands que nature. La même année, j'ai vu le *Rail* et j'ai été renversée. Puis, j'ai rencontré Jocelyne Lemieux, professeure de l'École de mime Omnibus, et j'ai commencé à suivre une formation avec la compagnie. À

19 ans, Omnibus m'a demandé si je voulais me joindre à l'équipe. J'ai tourné trois ans avec la compagnie et, tout de suite après, Carbone 14 m'a appelée pour remplacer une comédienne. C'était comme un rêve. Puis j'ai fait six, sept spectacles avec Pigeons International qui a été comme une grande famille. Et maintenant, Momentum. Mon apprentissage du théâtre s'est vraiment fait comme ça, par la pratique et les formations, notamment avec Pol Pelletier. C'est assez rare d'être acteur autodidacte aujourd'hui, mais je suis contente d'avoir réussi. J'ai commencé à faire des solos en 1999, poussée par Miriam Ginestier du Studio 303. Ça ne s'est jamais arrêté depuis.

D'où vous vient cette fascination pour la folie ?

N. C. – Très jeune, dans ma famille, j'ai côtoyé des gens assez tourmentés. Enfant, ma mère travaillait à Louis-Hippolyte-LaFontaine comme infirmière. Elle me racontait des histoires qui me fascinaient. Je trouvais ça très théâtral. Ensuite, j'ai fait des recherches sur l'histoire des femmes à travers le temps, sur la folie, sur les femmes artistes, différentes, qu'on a enfermées. La folie, ça plonge dans les extrêmes, et j'adore les extrêmes.

Ce qui me frappe aussi, dans Cerveau fêlé 101, c'est l'omniprésence de la laideur. Voilà qui est très audacieux.

N. C. – La vie est laide, la vie est moche, la vie est dure, la vie est tordue. En même temps, j'aime la beauté, mais je trouve important d'aller vers la laideur, de déconstruire l'image des femmes. J'essaie de trouver une beauté dans tout ce qui meurt, pourrit, disparaît. Et il faut bien continuer à vivre, à respirer et à trouver belle la vie, même si c'est difficile et horrible et qu'on n'en a pas fini avec nos peines et nos douleurs. Cette fascination pour la laideur part de là : la laideur est vivante, le grossier est vivant.

C'est très rare que des femmes explorent la laideur.

N. C. – Très peu de femmes osent le faire. J'aime bien me cacher dans la laideur, le burlesque, le grotesque. C'est un plaisir de m'y plonger, parce que j'en ressors. C'est ce que je recherche, surtout dans mon travail solo : explorer quelque chose de très tordu, en faire ressortir la poésie, arriver à voir la beauté dans la laideur. Les trois premiers solos que j'ai créés, *la Trilogie de la tristesse*, étaient très tristes. Le premier était inspiré de la mort de mon père, le deuxième, de celle de ma mère et le troisième, d'une rupture amoureuse. Mais à Montréal, à New York, à Florence, des gens m'ont dit : « C'est tellement triste, mais je n'ai jamais ri autant de toute ma vie. » C'était exactement ce que je voulais. J'aime jouer avec ces extrêmes.

Il faut dire que la folle de Cerveau fêlé 101 est une personne très forte.

N. C. – Je la voulais ainsi. Je ne voulais pas jouer la pauvre femme à l'asile qui termine sa vie dans une cellule en se cognant la tête sur le mur. Je voulais vraiment la rendre comme une héroïne d'un roman classique. Je l'ai habillée dans ce costume

Cerveau féfé 101 de
Nathalie Claude, présenté
au Festival Edgy Women
en mars 2006. Photo:
Sasha Brunelle.



ridicule, jaune citron, qui est une camisole de force malgré tout. Les bouts qui re-troussent, les cicatrices et les cheveux échevelés m'inspirent. J'aime les gens qui s'en sont sortis, malgré de tels traits, alors que la normalité me fait parfois peur. Je voulais que ma folle soit forte : une héroïne tordue, mais une héroïne tout de même.

Est-ce pour créer une nouvelle image féminine ?

N. C. – Sans le vouloir, je cherche toujours à créer des personnages de femmes qui se démarquent et qui, malgré tout ce qui peut se passer, sont presque des déesses, des archétypes, comme la reine du jeu de tarot. Je m'amuse à créer ces personnages colorés, qui se démarquent vraiment de la vie de tous les jours, et ce, même si j'utilise la vie quotidienne.

Vous n'avez pas peur de choquer ?

N. C. – Je ne désire pas choquer. Ça arrive toujours malgré moi. Par exemple, mon héroïne a une balle dans le cerveau. J'ai beaucoup cogité sur cette idée : était-ce trop ?

J'avais une pudeur, mais je ne pouvais pas m'enlever cette image de la tête : la bave jaune sur le maquillage blanc, qui se répand sur la peau. Ce qui ne veut pas dire que je ne me bats pas avec ce genre d'idées. Je ne veux pas rebuter les gens, je veux être juste.

Considérez-vous votre art féminin ?

N. C. – Je suis une femme, une artiste femme, c'est ce que je suis, profondément. La condition et l'histoire des femmes sont des sujets qui m'ont toujours intéressée. Ça passe à travers mon corps, mon âme. Je l'affirme vraiment, fièrement : je suis féministe. C'est une force qui me définit très bien et qui définit mes questionnements et ma recherche en tant qu'artiste.

Enfin, dans votre travail, les questions du corps, de la sexualité sont aussi très présentes.

N. C. – J'imagine cette folle aux prises avec toutes les fonctions vitales du corps. Ça fait partie de son délire : la bave, la sueur, les tranches de pain qu'elle se met partout autour des pieds. Elle essaie de trouver la vie plus douce en marchant sur des tranches de pain. Cela fait partie de sa quête pour alléger le cauchemar qu'elle vit dans sa tête.

Très jeune, le travail du corps a été central. Peut-être malgré moi, à cause de mon apprentissage, le corps est une des premières sources d'inspiration. Même si je travaille dans un spectacle où la matière première est le texte, je ne peux pas faire autrement que de tout faire passer par mon corps. Le corps, incluant la voix et le son. Pour moi, faire du théâtre, c'est d'abord mettre un corps sur scène. ■